

# *Près du cap de la Hève*

*« A quoi songes-tu donc de t'engourdir ainsi ?*

*Serais-tu désormais à ce point radouci,*

*Géant qu'on disait si farouche ?*

*Depuis plus d'un long mois, à quoi donc penses-tu*

*D'être là, somnolent, de languir abattu*

*Comme un ancêtre dans sa couche ?*

*Ce n'est pas pour te voir croupir honteusement*

*Sur des bords sans écume et sans tressaillement,*

*Que j'ai quitté Paris en joie,*

*Mon salon, mes amis, le bal où je brillais,*

*Et que je vins si loin meurtrir sur les galets*

*Mon pied mignon chaussé de soie.*

*Non pas ; je demandais, – un caprice est permis,*

*Le spectacle des flots hérissés, insoumis,*

*L'onde sublime de colère.*

*Alerte ! C'est dormir assez, roi fainéant !*

*Étale tes horreurs, formidable Océan !*

*Déchaîne-toi pour me complaire.*

*N'as-tu plus de fierté ni de force en ton sein ?*

*Si tu tiens à ton nom, tu vas montrer enfin*

*L'éclat de ta beauté sauvage.*

*Veux-tu qu'à mes amis je dise en retournant :*

*J'ai cherché l'Atlantique irrité, bouillonnant,*

*Je n'ai trouvé qu'un marécage ! »*

*Elle parlait ainsi, la belle aux cheveux d'or ;*

*Et l'énorme Océan, plus immobile encore,*

*Laissait intacte sa limite.*

*Vous auriez dit le calme auguste, souverain,*

*Du roi lion qui rêve en sa cage d'airain,*

*Et qu'un débile enfant excite.*

*A travers les barreaux, le téméraire enfant*

*Pousse un roseau fragile, et, d'un air triomphant,*

*Atteint le monstre-qui repose.*

*Le lion le regarde, 'insensible à ce jeu.*

*Certes, il ne lui sied point de quitter pour si peu*

*Sa somnolence grandiose !*

*Joseph Autran (1813-1877)*

